

CONSEQUENCES DU DÉLAI

Dans le court espace de temps que cette Institution a transigé des affaires en Amérique, il s'est présenté plusieurs cas remarquables qui prouvent la folie qu'il y a à différer de s'assurer quand l'on est convaincu de l'importance d'une mesure si salutaire pour une famille, lorsque la mort vient frapper "un père ou un mari." Les hommes généralement ne retardent pas autant à protéger leurs marchandises et leurs vaisseaux contre les dangers des mers,—ou leurs maisons et leurs boutiques contre les ravages du feu,—par le moyen des assurances. Alors où trouvera-t-on une excuse pour l'homme qui, avec une famille dépendante de son travail pour vivre, PEUT MOURIR D'UN MOMENT À L'AUTRE, et qui, lorsqu'il est en bonne santé, refuse ou néglige de faire assurer sa vie, bien qu'il sache même que S'IL DEVENAIT MALADE il ne pourrait point effectuer alors cette assurance, et que la mort pourrait le surprendre avant qu'il l'eût pu faire !

On citera deux cas bien connus entre un grand nombre qui se sont rencontrés :

Un M. Merrill, âgé d'environ trente ans, et qui, en s'adressant au No 74, Wall street, pour faire assurer, se vantait à l'agent général "de n'avoir jamais été malade un seul jour," faisait un commerce général dans plusieurs endroits des Etats-Unis et du Canada, et comme ses affaires étaient considérables et disséminées, il sentit que, s'il venait à mourir, ses affaires pourraient bien mal tourner en des mains étrangères; et pour mettre son vieux père, qui était sa caution pour \$10,000, à l'abri des pertes, car pour employer ses propres paroles, sa mort, sans des précautions telles que celles que procure l'assurance, "ruinerait" son père, il se proposait de faire assurer sa vie pour cette somme et transporter la police à son père.

Les arrangemens préliminaires furent pris entre l'agent et lui; il rédigea et signa sa demande. En considération de sa santé robuste, son risque aurait été accepté et regardé comme avantageux—MAIS IL DIFFÉRA—il ne termina pas, ou NE PAYA PAS SA PRIME; mais il sortit du bureau en disant "qu'il reviendrait la semaine suivante." Il ne revint jamais. "Une semaine après" il était dans sa fosse! il s'était exposé au froid; la fièvre le prit; il mourut, et n'était pas assuré.

UN CAS RÉCENT.—Il y a quelques semaines, un monsieur de New-York ayant examiné le prospectus de cette Institution, dit à l'un des médecins qu'il en approuvait le système, et lui déclara qu'il DEVAIT à sa famille de faire assurer sa vie, et qu'il s'était décidé à aller à 74, Wall street, la semaine suivante, et prendre une police pour \$5,000—et il n'y a pas de doute que c'était vraiment ses intentions. Deux jours après cette conversation, il alla faire un parti de pêche et se NOYA. "La semaine suivante," il était aussi lui dans sa fosse; et donnait une autre preuve bien déplorable de la folie QU'IL Y A À DIFFÉRER.

REMARQUES.

Les cas qui se sont présentés en Angleterre, dans le cours de près d'un siècle, depuis que les Assurances sur la Vie y ont été établies, sont nombreux et remarquables, et en démontrent les avantages merveilleux sous le rapport de la protection et du soutien qu'y trouvant des familles qui, autrement, auraient été laissées dans un dénuement complet. Sans nous arrêter à les mentionner ici, (quelque nombreux et puissants qu'ils seraient aux yeux d'un lecteur qui aurait du loisir à consacrer à une étude plus approfondie des avantages qui découlent de l'assurance sur la vie, qu'on ne peut le faire dans ce petit pamphlet,) il suffit peut-être pour éveiller l'attention sur un sujet si palpitant d'intérêt pour ceux qui, après